

Mato Kusayama
草山万兔 作

Taiyô Matsumoto
松本大洋 画

L'expédition DOECURU

Première partie
Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ryûji et Sayuri, douze ans chacun, sont invités par un étrange corbeau à trois pattes à rejoindre leur ami, Père Kazé, pour fêter la fin de leur scolarité. Ce que les enfants ignorent, c'est que Père Kazé a une mission essentielle à leur confier.

Ensemble, et escortés par des animaux fantastiques, ils vont partir pour le Pérou à la recherche d'un animal préhistorique : le Doedicurus.

L'Expédition Doecuru devra compter sur le courage et l'intelligence de ses membres pour espérer triompher des dangers qui les guettent.

Entre Jules Verne et Miyazaki, un roman d'aventures pour les amoureux de la nature, illustré par le maître du manga Taiyô Matsumoto.

L'expédition
DOECURU

MATO KUSAYAMA, TAIYO MATSUMOTO ET MYRIAM DARTOIS-AKO

Mato Kusayama, de son vrai nom Masao Kawai (1924-2021), est un primatologue japonais. Il a notamment mis en œuvre le concept de *kyōkan* (une forme de recherche très subjective et empathique qui consiste à baser son étude sur la relation et l'attachement créés entre le chercheur et son objet d'étude) comme moyen d'étudier les primates, dans son ouvrage *Life of Japanese Monkeys* en 1969. Il est aussi l'auteur de *Des pieds et des mains*, publié en 1995.

Taiyō Matsumoto est un auteur de manga né le 25 octobre 1967 à Tokyo au Japon. Il développe son propre univers à travers des mangas dont le style graphique et la narration sont très éloignés de la majorité des productions japonaises. Il est notamment reconnu pour les mangas *Amer Béton* (1993-1994) et *Ping-pong* (1996) qui ont été adaptés en séries d'animation. Tout au long de sa carrière, Taiyō Matsumoto a reçu de nombreux prix : le Prix Spécial de l'Association des auteurs de bande dessinée japonais en 2001, le Prix culturel Osama Tezuka en 2011 ou encore le Prix Micheluzzi de la meilleure série de bande dessinée étrangère en 2017. Il a aussi fait partie des sélections officielles 2012 et 2015 du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême.

Myriam Dartois-Ako est traductrice de littérature japonaise contemporaine, en particulier des romans d'Ōgawa Ito, Durian Sukegawa, Motoya Yukiko ou encore Nakamura Fuminori. Fondatrice de *Nouvelles du Japon*, un site pensé pour ouvrir la littérature japonaise à un large public, faire découvrir de nouveaux auteurs et tisser une communauté de traductrices et traducteurs du japonais vers le français, elle vit au Japon.

© Pour le texte : Mato Kusayama, 2018

© Pour les illustrations : Taiyō Matsumoto, 2018

Publié pour la première fois par Fukuinkan Shoten Publisher, Inc., Tokyo, Japon en 2018 sous le titre *DOEKURU Expedition Party* (titre anglais)
Tous droits réservés

Pour la présente édition publiée avec l'accord
de Fukuinkan Shoten Publishers, Inc., Tokyo,
par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo :

© Éditions Thierry Magnier, 2021

ISBN 979-10-352-0499-0

Éditrice : Charline Vanderpoorte

Assistante d'édition : Juliette Gaillard

Conception graphique couverture : Florie Briand

Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Mato Kusayama

草山万兔 作

Taiyô Matsumoto

松本大洋 画

L'expédition
DOECURU

Première partie
La maisonnée du Père Kazé

Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Les personnages de cette histoire sont...

Taketsuno Yatagarasu

Le corbeau messager
à trois pattes



Liza

Ours noir d'Asie

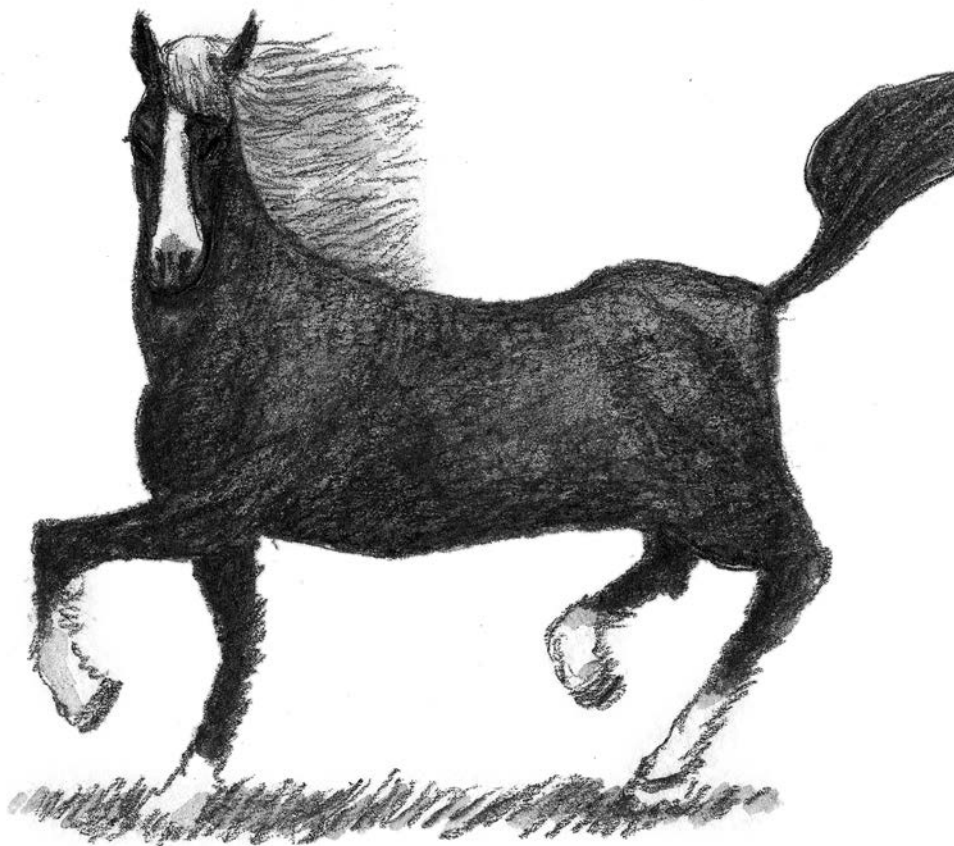


Lukimaru

Sixième génération
du chien bien-aimé
du prince Shōtoku Taishi



Goppé
Belette



Kurokoma

Cinquième génération du cheval bien-aimé
du prince Shôtoku Taishi



Ryūji Yamaji

Jeune garçon de 12 ans

Sayuri Fujino

Jeune fille de 12 ans



Père Kané

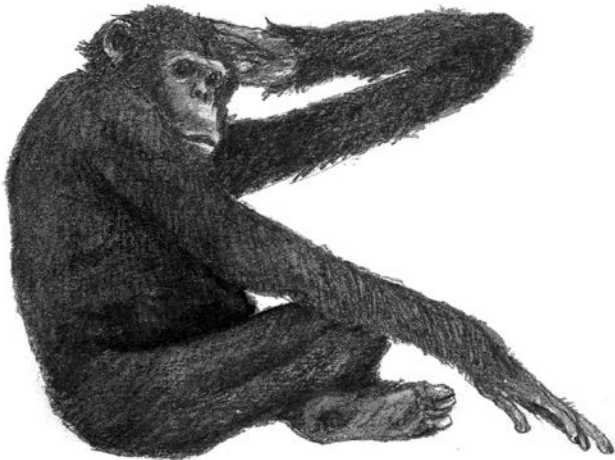
Aussi appelé Professeur Taishi



Pompino et Pompina
Couple de tanukis



Belkahaya
Tchitrec du Japon



Touwabien
Singe bonobo

Luguro

Mystérieuse chouette boréale
à tête noire

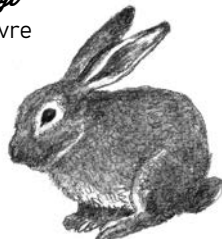


Kikki

Macaque japonais

Chōji

Lièvre



Horaji

Loutre de rivière

CHAPITRE PREMIER

Yatagarasu le corbeau messager

L'extrémité de la canne à pêche frémit.

La canne serrée dans sa main droite, Ryûji en scruta le bout, aux aguets. Si le fil à la surface de l'eau se tendait, la faisant ployer, il devrait la relever sans perdre une seconde.

Il pratiquait ce qu'on appelle la pêche à la calée.

La pêche classique, c'est la pêche à la ligne. À la pêche à la ligne, quand il mord, le poisson tire sur l'hameçon et le bouchon s'enfonce dans l'eau. On relève alors la canne, avec la prise au bout.

À la pêche à la calée, on n'utilise pas de bouchon. On fixe des plombs, plus ou moins lourds, une quinzaine de centimètres au-dessus de l'hameçon qu'on lance dans l'eau. On cale la canne à pêche sur un support en forme de Y. Quand il mord, le poisson tire sur le fil qui fait ployer la canne, et la technique consiste alors à la relever aussitôt

pour ferrer la prise. C'est ainsi qu'on attrape les gros poissons qui vivent au fond de l'eau, comme le silure ou le *kamatsuka*. Il arrive même qu'on pêche une anguille ou une carpe.

Ryûji gardait les yeux sur l'extrémité de sa canne à pêche, mais au bout d'un moment, elle cessa complètement de bouger.

– Et zut ! cria-t-il avec exagération avant de se laisser tomber en arrière sur l'herbe, les bras en croix.

Le mois de mars tirait à sa fin ; la brise annonciatrice du printemps, encore fraîche, était agréable. Sur les berges, une foule de renoncules en bouton ondulait sous le vent. Dans deux petites semaines, l'herbe serait tapissée de fleurs jaunes.

– Ça ne mord vraiment pas, aujourd'hui ! Où sont passés les poissons ? lança sa camarade de classe Sayuri, installée un peu plus loin avec sa canne à pêche.

Elle pêchait à la ligne et n'avait pris qu'un petit chevesne foncé.

– Pardon, c'est de ma faute. Il faut des vers rouges, c'est clair. J'aurais dû aller en chercher. Tout ça parce que j'ai eu la flemme... Avec les simples vers de terre du champ derrière chez moi, ça ne mord pas, s'excusa Ryûji, désolé.

– À moins d'avoir très faim, moi non plus je ne mange pas ce que je n'aime pas tellement. Les poissons sont pareils.

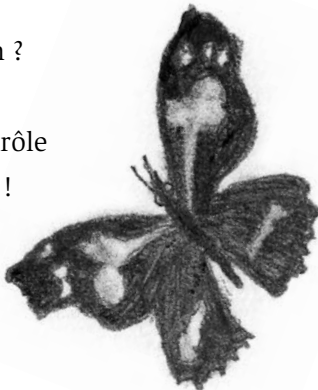
Sayuri posa sa canne à pêche sur l'herbe et vint s'asseoir à côté de Ryûji. Au même moment, une ombre passa devant ses yeux, aussi rapide qu'une flèche.

- Qu'est-ce que c'est ? Un papillon ?

Ryûji se redressa.

- C'est un échancré. Regarde la drôle de tête qu'il a avec sa longue trompe !

- Je te reconnais bien là, Ryûji l'amoureux des insectes. Tu l'as identifié tout de suite. Mais ils sont de sortie alors qu'il fait encore froid ?



- Oui, parce que c'est un papillon déjà adulte quand l'hiver arrive ; il reprend son envol dès le début du printemps. Il a déjà vécu toute une année et souvent, ses ailes sont abîmées ; ça ne fait pas de beaux spécimens, mais moi je les aime bien.

Sayuri s'allongea elle aussi sur le dos. Dans le ciel d'un bleu pur flottait un unique nuage. Tel un galion, il voguait lentement vers l'est.

- Il est bientôt dix heures. Il va falloir que je rentre. Ta tante aussi doit se faire du souci, non ? s'inquiéta Sayuri en vérifiant la hauteur du soleil dans le ciel.

Ryûji, orphelin, vivait avec sa tante.

- Non, ça va. Elle est partie en voyage avec une amie.

- Ah bon ?... On a beau être venus de bon matin, c'est plutôt raté aujourd'hui.



La pêche, c'est mieux tôt le matin ou en fin d'après-midi. Parce que les poissons sont actifs, à la recherche de nourriture.

– Il y a des jours comme ça. Dans la vie, parfois on a de la chance, et parfois non. C'est pareil. Même si aujourd'hui c'est aussi un peu à cause des appâts, répondit Ryûji assez mollement.

Ensuite, ils restèrent à regarder le ciel en silence.

À douze ans, ils venaient de décrocher leur certificat d'études, au début du mois de mars. Sasagawachô, où ils vivaient, était une petite ville de six mille habitants située presque parfaitement au milieu d'une cuvette entourée de

collines ; ici, beaucoup d'enfants commençaient à travailler dès la fin du cycle primaire. On était en 1935 (an 10 de l'ère Shôwa) ; l'école primaire était obligatoire et gratuite, mais pas le collège. Seuls les enfants de familles aisées pouvaient continuer leurs études. Pour les autres, même les meilleurs élèves, c'était hors de question.

Les parents de Ryûji avaient divorcé quand il avait trois ans ; sa mère l'avait ensuite élevé seule, mais elle s'était épuisée au travail et était morte de maladie lorsqu'il avait six ans. Depuis, c'était Junko, la sœur cadette de celle-ci, qui tenait lieu de mère à Ryûji. Elle était célibataire et elle avait un travail.

Le rêve de Ryûji était de devenir zoologiste. Pour cela, il fallait d'abord entrer au collège, puis poursuivre des études dans une école spécialisée ou à l'université. Malgré ses bonnes notes, il avait dû faire une croix sur ses projets, puisqu'il lui était impossible de payer les frais de scolarité.

À partir du mois d'avril, il entrerait en apprentissage chez son oncle d'Osaka, un important grossiste en céréales. Il avait l'intention de travailler de toutes ses forces pour mettre de l'argent de côté et s'inscrire à des cours du soir, mais le métier de grossiste en céréales ne semblait pas être de tout repos. Si le travail principal était sûrement la livraison du riz et des diverses céréales, celui du commis ne s'arrêtait pas là. Il serait à la fois garçon de courses et employé de maison.

Et puis, comme il vivrait chez son oncle, il devrait sans doute travailler du petit matin jusque tard dans la soirée.

En étant logé, nourri et blanchi, il ne pourrait pas compter sur un gros salaire. D'après tante Junko, l'oncle était un homme gentil, quelqu'un de bien, mais... Sûrement Ryûji n'aurait-il ni le temps ni l'argent nécessaires aux cours du soir.

Y penser assombrissait son humeur, et son inquiétude enflait.

Comme pour balayer ses angoisses, la voix claire de Sayuri s'éleva :

– Tu vas travailler chez ton oncle à Osaka, c'est ça ?

– Oui, même si je n'en ai pas très envie. Je voulais suivre des cours du soir, mais je crois que ça va être impossible...

– Je comprends ce que tu ressens. Moi, il a été décidé que je serai ouvrière dans une filature de la région du Shinshû. Je ne sais pas quand on pourra se revoir... Si, au moins, on avait attrapé de gros poissons pour notre dernière partie de pêche ! Cette mauvaise pêche, ce n'est pas un très bon présage pour l'avenir. Mais quoi qu'il arrive, on s'en sortira.

Elle eut un petit rire teinté d'amertume. Ryûji répondit, surpris :

– Ouvrière dans une filature ? C'est un travail très dur ! Il paraît que les ouvrières du textile sont exploitées comme des esclaves, qu'elles souffrent de malnutrition et que beaucoup d'entre elles attrapent la tuberculose... Ça ne t'inquiète pas, Sayuri ?

- L'histoire misérable des ouvrières, c'est du passé. C'est vrai que le travail semble difficile, mais on n'est plus traitées comme autrefois. Ça ira, je ne me fais pas de souci.

- Oui, mais quand même... C'est quoi, ton rêve d'avenir ?

- Mon rêve ? Je ne rêve de rien. Je verrai bien ce qui m'attend, au jour le jour. On a beau se débattre, ce qui est impossible reste impossible, et puis, comme on dit : *Tout vient à point à qui sait attendre.*

Ryûji afficha un air dubitatif.

- Hum, je ne suis pas convaincu. Quelque part, c'est comme si tu attendais que les choses te tombent du ciel...

- Non, je n'espère pas que ça me tombe tout rôti dans le bec. C'est ma mère qui disait qu'il existe des rouages plus grands, invisibles à chacun. Chaque dent du rouage transporte un bonheur ou un malheur. Peut-être que c'est plus simple d'imaginer une grande roue de fête foraine. Dans une nacelle, il y a la déesse du bonheur, et dans une autre, un démon. Une nacelle différente arrive devant chacun. Certains auront plusieurs fois de la chance, tandis que d'autres auront surtout des malheurs. Et alors, quand la bonne fortune se présente, l'important, c'est de s'en emparer fermement, sans précipitation. Il y a des gens devant qui elle passe plusieurs fois mais ils la laissent filer sans la remarquer, et d'autres qui, impatients, se jettent sur le malheur. Certains se plaignent d'être malchanceux : c'est qu'ils n'ont pas su saisir l'opportunité. Tu sais, je n'entends pas

rester ouvrière toute ma vie. Quand ma chance se présentera, je n'ai pas l'intention de la laisser passer.

Elle avait lancé ces derniers mots vers le ciel.

– Tu as des idées extraordinaires, Sayuri ! Moi j'aime bien réfléchir, mais je vois plutôt le mauvais côté des choses et je finis toujours par me faire du mouron. Ta façon de penser est intéressante. J'ai tout de même une question. Je peux te la poser ? demanda Ryûji en frissonnant sous la brise printanière.

« Par exemple, on peut être grièvement blessé, ou même mourir dans un tremblement de terre. Ou alors, on peut avoir le malheur de voir sa maison et sa famille emportées par des inondations, d'être le seul survivant. Mais ça, ce ne sont pas des choses que l'on attrape ou que l'on saisit soi-même. Comment envisages-tu ces cas-là ? »

– Ah ah ! fit Sayuri dans un éclat de rire. Bonne question. Personne n'a envie d'attraper au vol une telle mauvaise fortune, c'est sûr. Quand une catastrophe se produit, on est nombreux à être frappés par le malheur, ce n'est pas seulement soi. Des dizaines, des centaines, voire des milliers de gens sont touchés en même temps... Dans ces cas-là, il s'agit du sort ou du destin. Ce sont des choses auxquelles on ne peut rien. Ce dont je parlais tout à l'heure, c'est la façon dont chacun mène son existence. Où en est la grande roue invisible de la fortune qui tourne devant moi ? Voilà une question intéressante...

Ils gardèrent le silence, chacun perdu dans ses pensées.

« C'est une drôle de fille, Sayuri », se disait Ryûji en se rappelant leur première rencontre.

Elle était arrivée à l'école en quatrième année. Les classes n'étaient pas mixtes ; Ryûji était dans la classe des garçons et Sayuri dans celle des filles mais, rapprochés par leur amour commun des animaux, ils étaient vite devenus amis. Sayuri remarquait souvent ce qui échappait aux autres et émettait des avis pertinents, ce qui impressionnait toujours Ryûji. Sans donner l'impression de beaucoup travailler, elle figurait parmi les meilleures élèves de sa classe ; elle aimait lire et savait plein de choses.

Elle vivait avec son père. La maison était tenue par une bonne qui venait quotidiennement. Il ignorait si sa mère était morte ou si ses parents avaient divorcé. Son père, dans l'import-export *a priori*, était souvent en déplacement ; parfois, il ne rentrait pas pendant deux ou trois semaines. Un jour, Ryûji avait demandé à Sayuri si elle n'était pas triste, et elle avait répondu, impassible :

– Pas du tout. Parce que j'ai mes livres.

La rumeur voulait que son père, M. Fujino, ne soit pas son vrai papa, mais cela n'avait aucune importance. Pour Ryûji, cela ne changeait rien au fait que Sayuri était une amie avec qui il s'entendait très bien. Et puis, ils s'apprêtaient tous les deux à entrer dans la vie active, c'était encore un point commun.

Ryûji, toujours allongé, cueillit quelques brins d'herbe pour les mâcher. Le jus lui rafraîchit le palais. Un peu amer, il avait le goût du printemps.

– Sayuri, si je t'apprenais un de mes jeux préférés ?

– Qu'est-ce que c'est ? Dis-moi.

Elle le regarda en relevant seulement la tête.

– Alors, on entrouvre les yeux de façon à voir le ciel entre ses cils. C'est tout. Et les nuages passent en flottant derrière le rideau des cils. Ils ont plein de formes différentes. Tiens, un dinosaure ! Ah, sa queue s'est transformée en serpent. Essaie, pour voir.

Sayuri ferma les yeux avant de relever un tout petit peu les paupières. À travers le filtre de ses cils, le paysage apparaissait flou. Dans le ciel bleu, des nuages dérivèrent placidement vers l'est. Les cumulus, qui d'habitude lui paraissaient tout blancs, étaient assez contrastés, quand on les regardait bien : un tas de motifs se dessinaient sur leur fond blanc.

– C'est vrai, c'est amusant. Tiens, une souris roulée en boule. N'y aurait-il pas un chat...

Hoookekyo ! lança une bouscarle chanteuse du haut d'un arbre voisin.

– Elle chante comme un pied ! Elle manque d'entraînement, remarqua Sayuri en riant.

Hoookekyo, kekyokekyon, kekyokekekyo, kekyon !

Incapable de s'empêcher d'éclater de rire, Sayuri ouvrit grand les yeux.

Le ciel d'un bleu pur la submergea.

– J'adore penser à tout et à rien, allongé comme ça sur l'herbe à regarder le ciel, lança Ryûji. Le plus amusant, c'est quand on se mouille les cils. Parce que ça fait un arc-en-ciel. C'est beau. C'est ma mère qui m'a appris ça.

– Elle est morte quand tu avais six ans, n'est-ce pas ?

– Oui. Elle me l'a appris quand elle était encore en forme. Et alors, juste après sa mort, je regardais le ciel entre mes cils quand les larmes me sont montées aux yeux, et ça a dessiné un arc-en-ciel. Maman se tenait dessus. Elle posait sur moi son regard doux. La surprise m'a fait pleurer pour de bon et l'arc-en-ciel a disparu. Après, j'en ai revu plein en me mouillant les cils, mais maman n'est jamais revenue. Ce n'est pas grave. Parce que juste rêvasser ainsi, c'est chouette aussi.

Sayuri garda le silence. Elle était terriblement triste. Elle aussi avait perdu sa mère, quand elle avait huit ans.

Un jour, je m'allongerais toute seule sur l'herbe et je dessinerais un arc-en-ciel sur mes cils pour faire revenir maman. Cette idée lui réchauffa le cœur, comme si un arc-en-ciel avait soudain jailli en elle.

– Merci, Ryûji. J'essaierai bientôt.

Ensuite, ils restèrent encore un moment à contempler le ciel.

Le soleil désormais plus haut, la brise s'était réchauffée. Emmittoufflés dans la bonne odeur d'herbe, les deux enfants qui s'étaient levés tôt sentaient leurs paupières s'alourdir.

À leur droite se dressait un micocoulier de Chine, un arbre à feuilles caduques dont les jeunes feuilles n'éclosent qu'au mois de mai.

Le grand arbre attirait toujours des oiseaux. Lesquels étaient là aujourd'hui ? se demanda Sayuri en le scrutant pour lutter contre le sommeil.

« Vous êtes bien Sayuri et Ryûji ? »

– Comment ? s'exclama-t-elle.

Elle avait cru qu'on l'appelait.

Un corbeau était perché sur une branche en hauteur. Plus gros qu'un corbeau normal, il avait un plumage luisant, d'un noir de jais profond.

Alors qu'elle se redressait pour mieux le voir, l'imposant oiseau sauta sur une branche plus proche.

Son bec épais, encore plus long que celui de la corneille noire, semblait fait d'acier trempé. Quelques moustaches s'étiraient de chaque côté et, sur son large poitrail tout noir, des plumes blanches dessinaient une étoile.

Sayuri, comme confrontée à un émissaire venu d'un pays mystérieux, se sentait pleine de révérence. Elle éprouvait de la confiance, plus que de la crainte, c'était étrange.

« Ce corbeau nous a appelés par nos prénoms, j'en suis certaine. »

Davantage qu'une voix inarticulée, cela avait été comme une vibration dans sa poitrine.



- Monsieur le corbeau, vous m'avez appelée ? Comment connaissez-vous mon prénom ? demanda-t-elle en se levant.

- Hum ? Qu'est-ce que tu dis, Sayuri ? Qu'y a-t-il ? Ryûji, qui sommeillait, avait ouvert les yeux et s'était redressé, ébahi.

- Regarde, le corbeau là-bas !

Il eut une surprise lorsqu'il posa les yeux sur la branche du micocoulier à l'invitation de Sayuri. Un gros corbeau comme il n'en avait jamais vu le regardait. De ses yeux couleur d'obsidienne émanait une lueur bienveillante.

- Tu es Ryûji, n'est-ce pas ?

Il avait nettement entendu la voix résonner au plus profond de lui-même.

Sidéré, il dévisagea l'oiseau et bredouilla :

– Euh, oui...

– Mon maître m'a confié une lettre.

Sans un bruit, le gros corbeau vint se poser au sol et, s'approchant doucement des enfants, il s'inclina profondément devant eux.

Ryûji s'empressa de lui rendre sa courbette.

Il lui sembla voir un sourire se dessiner dans les yeux de l'oiseau.

Ryûji, soudain soulagé, laissa échapper un petit rire – il avait fait une courbette à un corbeau !

– C'est une invitation de sa part, pour vous deux.

L'oiseau, sortant une patte d'entre les plumes blanches de son poitrail, tendit une enveloppe verte.

Ryûji se frotta les yeux. Le corbeau avait pourtant les deux pattes fermement plantées sur le sol !

– Un corbeau à trois pattes... C'est Yatagarasu le corbeau messager ! murmura Sayuri à ses côtés.

La main de Ryûji, comme aimantée par les plumes formant une étoile blanche, saisit d'elle-même l'enveloppe verte. Elle était adressée, à l'encre violette, à *Monsieur Ryûji Yamaji et Mademoiselle Sayuri Fujino*. Au dos était écrit *De la part de Père Kazé*.

- C'est Père Kazé qui nous écrit ! s'écria Ryûji. Je peux l'ouvrir ?

- Je vous en prie. J'attends votre réponse, répondit le corbeau à trois pattes avec un hochement de tête.

Cher Ryûji, chère Sayuri,

Félicitations pour la fin de votre scolarité. Cela fait un moment que nous ne nous sommes pas vus. Je suis en pleine forme, toujours en agréable compagnie avec mes amis les animaux.

Vous allez bientôt entrer dans la vie active. C'est pour fêter cela qu'aujourd'hui, je tiens à donner chez moi un banquet en votre honneur.

Si vous êtes d'accord, ne tardez pas. Prenez le train de 13 heures 23 à la gare de Sasagawa, sur la ligne Yamato en direction de Yashima, et descendez à la gare de Korino où vous monterez dans le bus jaune à destination d'Ôsugidani jusqu'à l'arrêt Nagi. On vous y attendra.

Si c'est entendu, ramassez un caillou vert que vous lancerez bien haut.

Au plaisir de vous revoir.

Père Kazé

Sa lecture terminée, Ryûji prit une grande inspiration, suivie d'une grande expiration. La brise printanière lui emplissait les poumons, le gonflant de joie. En même temps, il se sentait tout bizarre, à croire qu'un renard lui jouait un tour.

– Qu'est-ce qu'on fait, Sayuri ?

– On y va, bien sûr ! On va bien s'amuser, répondit-elle avec un sourire.

– Quand même... Il faudrait que le corbeau nous donne un peu plus de détails. Monsieur le corbeau... lança Ryûji, mais l'oiseau avait disparu.

Le garçon balaya du regard les alentours : personne.

– Ça alors, il est parti. Un caillou vert, où va-t-on dénicher ça... ? Tu ne trouves pas ça bizarre ? On risque de se faire embarquer dans une drôle d'histoire. Pour commencer, un corbeau à trois pattes, c'est étrange. Sayuri, on ferait mieux d'être prudents.

– Mais non, ça n'a rien de bizarre. Moi, je suis décidée à y aller.

Surpris par son ton ferme, Ryûji la dévisagea. Il reprit :

– Déjà, la gare de Korino, c'est louche. Korino, ça veut dire « la plaine où vivent les renards et les tanukis », c'est-à-dire les animaux maîtres dans l'art de tromper les humains. J'ai l'impression qu'on est en train de se faire rouler.

– Quelle méfiance, Ryûji ! Cette lettre vient de Père Kazé, sans erreur. Nous ignorons où et comment il vit, c'est vrai, et nous ne savons pas grand-chose de lui, mais il est gentil et il

nous raconte toujours des tas d'histoires amusantes. Cela fait longtemps qu'on ne l'a pas vu, mais puisqu'il sait parler aux animaux, quoi de plus facile pour lui que de demander de nos nouvelles aux moineaux et aux corbeaux ? Et c'est tout lui de nous envoyer comme émissaire Yatagarasu le corbeau à trois pattes, un oiseau qui parle le langage des humains.

Sayuri avait débité tout cela d'une traite.

- En effet, tu n'as pas tort, mais...

- Tu réfléchis trop, Ryûji. La nacelle du bonheur est devant nous. Tu veux être zoologiste, n'est-ce pas ? Eh bien, la meilleure chose à faire, c'est de devenir le disciple de Père Kazé. Allez, jette tes hésitations au vent ! Il faut saisir la bonne fortune. Si tu laisses cette opportunité filer, rien ne dit qu'une aussi belle chance se présentera à l'avenir.

Ses yeux brillaient. Ryûji réfléchit un instant avant de dire :

- C'est vrai, tu as raison. D'accord, on y va ! En avant pour la plaine des renards et des tanukis ! Bon, alors, tu vois un caillou vert ?

- Il y en a un là, juste sous ton nez.

- Mais c'est bizarre ! Il n'était pas là tout à l'heure.

Ryûji se dépêcha de le ramasser pour le lancer de toutes ses forces vers le ciel. Le caillou vert monta très haut en décrivant un arc de cercle et, arrivé au point culminant de sa course, il brilla joliment, imprégné des rayons du soleil ; puis, comme une masse de magma entre soudain en éruption, il s'évanouit dans une explosion lumineuse de rayons verts

et dorés à travers le ciel bleu. Yatagarasu le corbeau l'avait sûrement vu de là où il était, il transmettrait leur réponse positive à Père Kazé. C'était aussi un signal de départ, celui du début de leur aventure.

– Allez, pressons-nous. Il y a quatre kilomètres jusqu'à la gare de Sasagawa. On a juste le temps de repasser chez nous pour poser nos affaires et prendre nos bicyclettes.

Sayuri remit à l'eau le chevesne foncé qui nageait dans son seau et entreprit de ranger à toute allure ses affaires de pêche.

– Ah, zut ! Un hameçon s'est pris dans ma chemise.

Ryûji tentait désespérément d'ôter l'hameçon planté dans le tissu ; l'ardillon le rendait difficile à détacher.

– On n'a pas le temps. Coupe la ligne avec tes ciseaux. On enlèvera l'hameçon plus tard, le sermonna Sayuri.

Il se dépêcha de sectionner le fil.

Chargés de leur matériel de pêche, ils s'élancèrent le plus vite possible.

– Mais ma tante va se faire du souci si je disparais sans rien dire. Et si elle prévenait la police ? Ce serait ennuyeux, lança Ryûji à Sayuri tout en courant.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Il suffit de laisser un petit mot sur la table : *Je pars chez un ami à Mishima avec Sayuri. Nous y resterons peut-être quelque temps. Ne t'inquiète pas. Je vais faire pareil*, répondit-elle dans un grand rire. C'est juste une sortie. Ne t'inquiète pas : personne ne va s'imaginer que nous fuyons en amoureux ! On va bien s'amuser, Ryûji !

La gare de Korino

Chacun rentra chez soi, griffonna un message et fit ses préparatifs à toute vitesse. Chargés d'un sac à dos contenant le strict nécessaire, ils pédalèrent avec vigueur en direction de la gare.

Une fois arrivés, ils laissèrent leurs bicyclettes dans le garage à vélos et se précipitèrent au guichet.

– Deux billets pour Korino, s'il vous plaît. C'est combien ?

– Korino ? Tiens, où est-ce donc déjà ? Presque personne ne va là-bas... C'est juste avant Aimoto, je crois... Ça alors, je ne trouve pas, dit l'employé de la gare en vérifiant du doigt les billets accrochés au tableau des destinations.

Tchouuu ! fit le sifflet de la locomotive.

– Faites vite, s'il vous plaît ! On va rater le train, cria Sayuri.

– Ah oui, ça me revient ! C'est entre Toya et Aimoto, c'est sûr. Je vous donne un ticket jusqu'à Aimoto, vous vous

feriez rembourser la différence à la sortie. Voilà, ça fait un yen et vingt sens chacun.

Le train à vapeur entra en gare dans un grondement ; des passagers en descendirent. Les deux enfants se dépêchèrent de payer et coururent vers les quais.

Dans un nuage de fumée, la locomotive se préparait à repartir.

– Attention au départ ! cria le chef de gare en levant bien haut son drapeau blanc.

Ryûji et Sayuri grimperent à bord, fonçant comme des sangliers pourchassés.

Dans un tchou-tchou tonitruant et un double panache de fumée blanche, la locomotive s'ébranla lentement.

Les passagers étaient peu nombreux. Les enfants, qui avaient pris d'assaut un carré de quatre places face à face, s'écroulèrent sur les sièges avec un cri de soulagement, les bras en croix. Ryûji était aussi essoufflé que la locomotive.

Quoi qu'il en soit, ils étaient arrivés à temps. Qu'est-ce qui les attendait maintenant ? Ryûji était à la fois impatient et inquiet. Quant à Sayuri, elle ne paraissait pas inquiète pour un sou. Sa compagnie le rassurait profondément.

Il était surtout content d'aller voir Père Kazé, et il était convaincu que la nacelle du destin dont lui avait parlé Sayuri l'emmènerait vers un avenir lumineux. Il serait le disciple de Père Kazé – c'était le seul moyen de réaliser son rêve de devenir zoologiste, Ryûji en était certain.

Faisons une petite pause pour parler un peu de Père Kazé et de son lien avec Ryûji et Sayuri.

C'était à la mi-avril de leur quatrième année à l'école primaire. Des moineaux avaient fait leur nid sous l'avancée du toit en tuiles de la maison de Ryûji, où ils élevaient leur nichée. La maison était une petite bâtisse sans étage, à l'avant-toit bas, qui offrait une bonne vue sur les soins prodigués aux petits.

Ryûji avait décidé d'inviter Sayuri à venir observer le nid de moineaux.

Il y avait cinq oisillons. Nés tout nus, sans la moindre plume sur le corps, avec les yeux clos et un gosier énorme, c'étaient de drôles de bestioles. Quand leurs parents apportaient de la nourriture, ils ouvraient grand leur bec en poussant des cris stridents.

À la différence des moineaux adultes qui se nourrissent principalement de céréales, les oisillons ingurgitent uniquement des petits animaux, des insectes par exemple. Surtout des chenilles de piéride de la rave qu'on trouve partout, mais les parents leur donnaient également des vers de terre, des araignées et des mille-pattes. Alors que Ryûji s'inquiétait – était-ce bien raisonnable ? –, les oisillons engloutissaient leur nourriture sans rien mastiquer et faisaient claquer leur bec jaune, apparemment plus que satisfaits.

– Ils avalent tout rond des mille-pattes, qui arrivent certainement encore vivants dans leur estomac. Ils ne risquent

pas de s'étouffer en cours de route, ou de se faire piquer le gosier ? demanda Sayuri d'un air dégoûté.

Ryûji répondit aussitôt :

- Il paraît que leurs sucs gastriques sont d'une efficacité surprenante. Les mille-pattes et les araignées sont dissous comme si on les arrosait d'acide chlorhydrique. Les sucs gastriques humains sont puissants, mais ceux des animaux sauvages encore plus. Imagine, les serpents sont capables d'avaler n'importe quoi sans mastiquer. Ils gobent des souris entières.

Ryûji, qui allait se renseigner à la bibliothèque dès qu'il se posait une question, savait plein de choses.

Les oisillons grandissaient de jour en jour, sauf un, sur les cinq, dont la croissance était plus lente. Les parents ne les nourrissaient pas chacun à tour de rôle ; les plus forts étaient les premiers servis. Le petit oisillon n'arrivait jamais à manger correctement et la faiblesse de ses cris faisait pitié.

Un jour, de retour de l'école, Ryûji trouva l'un des adultes par terre, en train de se tordre de douleur. Pour l'attraper, il accula dans un coin l'oiseau qui fuyait en battant d'une seule aile.

Son aile gauche ne bougeait plus du tout.

Au début, le moineau tenta de s'enfuir, avant de se calmer, comme résigné.

En l'enveloppant de sa main gauche, Ryûji lui caressa doucement le dos.

– Qu’y a-t-il, Ryûji ? demanda Sayuri.

Arrivée en courant, elle regarda ce qu’il tenait dans sa main.

Il lui expliquait ce qu’il s’était produit lorsque les oisillons se mirent à pousser de grands cris. L’autre parent était de retour avec de la nourriture. Les moineaux étant impossibles à différencier, il ne savait pas s’il s’agissait du père ou de la mère. Mais pour les petits, cela ne changeait rien au fait qu’il y avait moitié moins à manger ; il fallait se battre encore plus rudement pour se nourrir et le plus chétif peinait d’autant plus.

– Oh, le pauvre. Si on ne fait rien, il va mourir de faim, s’exclama Ryûji, inquiet.

– Allons vite chez le vétérinaire ! Il faut le soigner sans tarder, sinon, la moitié de la nichée sera en danger.

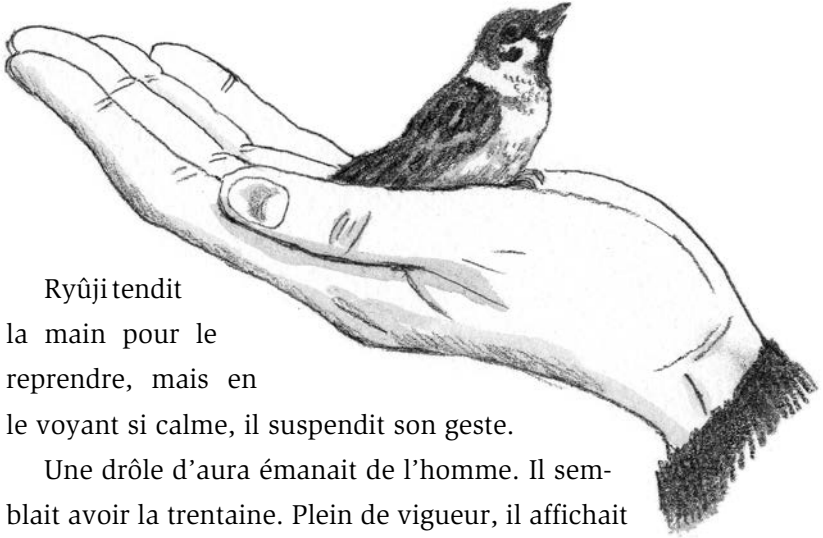
C’est à ce moment-là qu’une voix claire s’éleva derrière eux :

– Que vous arrive-t-il ?

Ils se retournèrent, surpris ; toute leur attention avait été concentrée sur le moineau.

Un homme grand et élancé se tenait là, un sourire aux lèvres. Quand il vit l’oiseau blotti au creux de la main de Ryûji, il s’écria :

– Le pauvre, il s’est blessé ! Fais voir, s’il te plaît, en saisissant prestement le moineau entre ses doigts pour le poser sur la paume de sa main gauche.



Ryûji tendit
la main pour le
reprendre, mais en
le voyant si calme, il suspendit son geste.

Une drôle d'aura émanait de l'homme. Il semblait avoir la trentaine. Plein de vigueur, il affichait une force brute, mais aussi un sourire franc qui inspirait confiance. Un collier de barbe noire lui recouvrait les joues depuis les oreilles jusqu'au menton.

– Son aile gauche est blessée. Demandons-lui ce qu'il lui est arrivé, dit-il.

Puis il fronça les lèvres et s'adressa au moineau d'une voix fluette et haut perchée.

Il écouta ensuite attentivement la réponse de l'oiseau. Ryûji et Sayuri n'entendaient que des cui-cui et des gazouillis, mais en voyant l'homme hocher la tête, ils devinèrent qu'il comprenait ce chant.

Quand le moineau eut fini de pépier, l'homme se tourna vers les deux enfants qui avaient observé l'échange, interdits, et leur annonça avec un grand sourire :

– Il a l'aile gauche déboîtée. Je devrais pouvoir la remettre. Ce matin vers dix heures, un serpent ratier est

venu attaquer les oisillons. Quand ils ont détecté son odeur particulière, leur instinct les a alertés du danger et ils se sont faits tout petits dans le nid. Avec leur duvet qui pointe à peine et leurs pattes qui ne les portent que sur deux ou trois pas, ils sont totalement incapables de voler. Leur mère – ce moineau est une femelle, vous savez – est alors revenue avec une larve de papillon de nuit, qu'elle a abandonnée pour courageusement se jeter sur la tête du serpent. Il ne se méfiait pas. Elle lui a planté son bec dans le crâne. Mais comme il a secoué la tête au même moment, le moineau, projeté sur le côté, s'est écrasé contre la façade et est tombé. Un serpent, ça a la tête dure, un coup de bec ne suffit pas à le blesser, mais notre serpent ratier s'est enfui sous le toit, craignant une nouvelle attaque de la mère des oisillons. Voilà, en gros, comment elle s'est retrouvée incapable de voler, son aile abîmée – maintenant, il faut vite la soigner.

Sur ces mots, l'homme manipula l'aile de la mère moineau. Sans faire mine de s'agiter ni de fuir, elle restait immobile, stoïque.

Ryûji et Sayuri, sidérés, la couvaient du regard.

Ils crurent entendre une sorte de petit claquement.

La maman oiseau, qui était restée plantée sur la paume de l'homme, se mit debout sur ses deux pattes et battit deux ou trois fois des ailes.

– Elle est guérie. Son aile était simplement démise, c’était bien ça. Tant mieux. Allez, montre-nous comme tu sais bien voler ! s’écria-t-il en lançant l’oiseau dans les airs.

Le moineau décrivit deux grands cercles dans le ciel avant de venir se poser sur l’épaule de l’homme ; le bec contre son oreille, il pépia quelques mots. Puis, après avoir baissé la tête comme s’il faisait une courbette, il s’envola droit vers le nid où se serraient les oisillons.

Ryûji et Sayuri crièrent « Hourra ! » en applaudissant des deux mains.

Mais les serpents sont rancuniers ; sans doute celui-ci reviendrait-il à l’attaque. L’homme leur conseilla d’aller cueillir quelques tiges de vigne de mouffette, une plante que les reptiles détestent, pour en disposer autour du nid, puis il leur raconta des anecdotes amusantes sur les mœurs des moineaux.

Après cette première rencontre, il leur rendit visite de temps à autre et, chaque fois, il leur parlait des animaux du monde. Il arrivait sans crier gare, comme une bourrasque, et repartait tout aussi inopinément ; c’est pourquoi Ryûji et Sayuri avaient fini par le surnommer Père Kazé – Père-le-Vent.

Père Kazé ne savait pas seulement parler aux animaux, il était aussi un puits de science. Sa spécialité était la zoologie, mais il était également très calé en botanique, ainsi que dans l’étude des minéraux, des sols, des fossiles et des étoiles ;

c'était un naturaliste qui avait sillonné le monde entier. Il s'appelait Fûka Kôya, mais comme c'était un nom compliqué, il disait en riant que Fûraibô (Coup-de-Vent) était tout aussi bien.

Pourtant, sans raison apparente, un beau jour, Père Kazé avait cessé de venir. Ils ignoraient où il habitait et n'avaient aucun moyen de le contacter. Ryûji et Sayuri s'étaient inquiétés ; et s'il était en danger quelque part dans le monde ? Mais voilà qu'ils recevaient une lettre de lui, et qui plus est, une invitation.

C'était une occasion à ne pas laisser échapper. Une porte s'ouvrait soudain devant Ryûji, qui lui permettrait d'approcher la zoologie.

« Je ferai tout pour devenir le disciple de Père Kazé » ; étouffant son excitation, il renouvela solennellement la promesse qu'il s'était faite.

- On se croirait dans un rêve. C'est incroyable ! J'ai apporté de quoi goûter. Tu en veux, Ryûji ?

Sayuri avait tiré des galettes de riz soufflé de son sac à dos. Elle en croqua une, toute croustillante, et en tendit une autre à Ryûji.

- Pas bête, hein ? souigna-t-elle pour rire.

Par la fenêtre du train, on voyait des étendues de blé encore vert. Une fois le riz récolté, certaines rizières étaient transformées en champs de blé. Les agriculteurs qui

pratiquaient ainsi la double culture travaillaient toute l'année, sans repos. Les rizières où plus rien ne poussait, mises en eau, abritaient des loches, des escargots d'eau douce, des carassins et plein d'autres petits poissons. Les gens les mangeaient ou, pour les loches par exemple, les vendaient en ville afin de gagner un peu d'argent.

Les deux enfants bavardaient gaiement quand soudain, Ryûji s'inquiéta :

– Tout de même, cette gare de Korino, ça me tracasse. L'employé des chemins de fer n'avait pas trop l'air de savoir où c'était.

– Oui, mais quand on commence à douter d'une chose, on finit par douter de tout. Après Toya, il faudra être attentifs à ne pas laisser passer la gare suivante. Interdiction de s'endormir ! Quel voyage mystérieux... Il était écrit dans la lettre qu'on nous attendrait à l'arrêt de bus, mais qui cela pourrait bien être ? Tu crois qu'on reverra le corbeau à trois pattes ? En tout cas, ne t'en fais pas, Ryûji, affirma Sayuri avec confiance.

Au bout d'un moment, ils s'assoupirent tous les deux.

Sayuri rêvait qu'elle faisait un voyage en train. La locomotive s'arrêtait sans bruit dans une petite gare. Elle regardait par la fenêtre et voyait une pancarte blanche portant le nom « Korino ». En dessous étaient indiquées les gares voisines : Aimoto à droite et Toya à gauche. Surprise, elle se leva d'un bond. Son cœur battait à tout rompre.

– Oh là là, on est vraiment arrivés à Korino ! s'affola-t-elle.

Elle donna une tape sur le genou de Ryûji assis en face d'elle, se jeta sur les sacs à dos et courut vers la sortie.

Elle sauta sur le quai, suivie de Ryûji.

La locomotive redémarra sans bruit, ni coup de sifflet ni jet de vapeur blanche. La gare fonctionnait sans employés. Les trois ou quatre voyageurs descendus du train se dirigèrent sans tarder vers la sortie.

De l'autre côté des portillons, il n'y avait plus personne. Où étaient passés ces gens ? Ryûji se sentait tout bizarre. Il regarda Sayuri : l'air tendu, elle paraissait réfléchir.

L'autobus jaune

Devant la gare, tous deux balayèrent du regard les alentours sans trouver ni bus jaune ni arrêt de car à proximité.

– Sayuri, c'est bizarre. Je ne vois pas de bus jaune.

– C'est vrai... Où peut-il être ? Regarde le grand arbre là-bas – on dirait un chêne –, il y a un chemin derrière. Allons voir dans cette direction. Mais avant, si on passait aux toilettes ?

– Oui, j'ai envie aussi. On n'y est pas allés une seule fois depuis qu'on a pris le train. Je ne tiens plus !

Ils se précipitèrent vers les toilettes publiques. Lorsqu'ils en ressortirent presque simultanément, un petit cri leur échappa : un autobus américain jaune était arrêté devant eux. Quatre ou cinq passagers y étaient installés.

Ils coururent pour monter à bord.



Le contrôleur, sa petite sacoche en cuir sur le ventre, leur demanda où ils allaient. « À Nagi », répondirent-ils ; « Vingt sens par personne », fit-il en poinçonnant deux tickets marqués « Nagi » qu'il leur remit.

L'autobus démarra à une vitesse surprenante. Comme la route n'était bien entendu pas goudronnée, des nuages de poussière s'élevaient à l'arrière du véhicule, cachant le chemin qu'il venait de parcourir.

Il s'arrêtait parfois pour laisser descendre ou monter des gens. Les deux enfants, pris du mal des transports, regardaient par la vitre, les yeux dans le vague, sans échanger un mot.

Au bout d'un moment, il ne resta plus qu'eux comme passagers.

Depuis combien de temps roulaient-ils ? Sayuri murmura à l'oreille de Ryûji :

- Le contrôleur, tu ne trouves pas qu'il a un peu une tête de renard ?



Comme celui-ci les fixait, Ryûji hochait imperceptiblement la tête. À vrai dire, il l'avait lui aussi remarqué. Sa queue dépassait peut-être, avait-il imaginé, mais le contrôleur restait tourné vers eux, sans leur montrer son dos. Ce qui le rendait encore plus louche.

À quoi ressemblait le chauffeur ? Ryûji n'en savait rien. Le regard dirigé droit devant lui, il ne se retournait jamais.

L'autobus filait à vive allure, brinquebalant sur un chemin de montagne. S'arrêterait-il à Nagi ? Peut-être allait-il les emmener au royaume des renards ? Cette idée l'inquiéta terriblement.

Dans un murmure, il fit part de ses appréhensions à Sayuri, assise à côté de lui.

- Je crois qu'on a affaire à un renard et à un tanuki, comme le laissait supposer le nom de la gare. On n'y peut plus rien, mais il vaut mieux rester sur nos gardes.

- L'invitation précisait clairement de monter dans l'autobus jaune et le contrôleur nous a donné un ticket pour Nagi, nous ne nous sommes pas trompés. Tout va bien, répondit-elle tout bas avec fermeté.